

io

n°77

Spécial Créations

#77 / Maxwell – Santes – Vandalem – Barbet – Mitchell – Bureau
Siéfert – Festival Odyssées en Yvelines – Festival PuSh à Vancouver



depuis sa création en 2015, I/O Gazette
a couvert plus de 150 festivals à travers le monde



Biennale de Venise, Festival d'Édimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Next Wave (New-York), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), On Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), Homo Novus (Riga), Helsinki Festival...

www.iogazette.fr

ÉDITO

À LA RENCONTRE DE TOUS LES ICEBERGS

Peut-être serait-il judicieux de distinguer ce qui surgit de ce qui émerge. « Émergence » est devenu un mot galvaudé avant même d'être tout à fait compris ; soutenir les artistes émergents, un leitmotiv qui justifie rapidement les programmations. Mais que cherche-t-on à défendre ? Un processus ou un résultat ? Une démarche ou une œuvre ? On appelle « émergence » une combinaison préexistante d'éléments préexistants produisant quelque chose de totalement inattendu. Il s'agit, comme le dit Pierre Bourdieu, de noter « le passage d'un système de facteurs interconnectés à un système de facteurs interconnectés autrement ». Soulignons-le, il est donc bien question de passage, de transition, de changement d'état, de création, de complexité, de surprise... Ne semble-t-il pas alors réducteur de considérer comme émergent uniquement ce qui est « jeune » et « nouveau » ? Ne peut-il plus rien advenir des icebergs émergés ? En choisissant dans nos pages de mettre en lumière les créations d'ici et de plus loin, celles que tout le monde attend mais aussi les plus discrètes ou les moins exposées, nous tentons de poser notre pierre. Que l'érection de l'édifice soit moins évidente – vive l'inattendu ! – et que les raisons de la mise en lumière soient moins contextuelles, voilà notre ambition.

La rédaction

Prochain numéro début mars

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

Richard Maxwell : Paradiso

Nina Santes : Hymen hymne

Anne-Cécile Vandalem : Arctique

REGARDS PAGES 6-7

Ferdinand Barbet : Les Bacchantes

Katie Mitchell : La Maladie de la mort

Pauline Bureau : Les Bijoux de pacotille

Hassan El Geretly : Sur mes yeux

JEUNE PUBLIC PAGE 8

Festival Odysées en Yveilnes

LA QUESTION PAGE 10

Marion Siéfert

REPORTAGE PAGE 11

Festival PuSh à Vancouver

Incubateur des musiques
mises en scène

POP

PRINTEMPS #3
mars > juillet 2018

Accès à la péniche La Pop
Face au 34 quai de la Loire, 75019 Paris
Métro Jaurès ou Stalingrad

www.lapop.fr
Rejoignez-nous
@penichelapop

f t i

4 POP CONF'

Qu'est-ce que chanter juste ?
12 MARS À 19H30

À chaque danse sa musique ?
26 MARS À 19H30

Une musique peut-elle gâcher ou sauver un film ?
14 MAI À 19H30

Y-a-t-il une musique animale ?
28 MAI À 19H30

1 INSTALLATION SONORE

Synchronicity
Robin Meier et André Gwerder
8 JUIN > 8 JUILLET

5 SPECTACLES EN CRÉATION

Noisy Channels Liz Santoro, Pierre Godard et Greg Beller 6, 7 & 8 MARS À 19H30	Voyage d'hiver Clara Chabaliér et Sébastien Gaxie 10, 11 & 12 AVRIL À 19H30
L'Âge du slow Thomas Guillaud-Bataille et Maya Boquet 28, 29 & 30 MARS À 19H30	H Kurt d'Haeseleer et Franck Vigroux 24, 25 & 26 AVRIL À 19H30
	Insanae Navis Collectif WarnIng et Januibe Tejera 4 & 5 MAI À 19H30 6 MAI À 16H30

PARADISO

MISE EN SCÈNE RICHARD MAXWELL / GREENE NAFTALI (NEW YORK)

« "Paradiso" est la nouvelle pièce de Richard Maxwell qui se déroule dans un futur proche, décrivant trois grands amours : sa famille, son pays et son dieu. C'est l'épisode final de la vision de Maxwell sur la "Divine Comédie" de Dante. »

MÉDITATIONS SUR L'AMOUR

— par Mathias Daval —

Après « The Evening », dont nous avons déjà parlé à l'occasion du Kunstenfestivaldesarts en 2016, le metteur en scène américain Richard Maxwell achève son trip-tyque inspiré de « La Divine Comédie », de Dante. I/O Gazette était à la première de « Paradiso » à New York.

Il y a toujours eu chez Maxwell un sens de l'économie scénique confinant à l'abstraction. Dans la direction d'acteurs, frôlant le jeu blanc, mais aussi la narration elle-même, ne s'embarrassant pas de circonvolutions superflues. Ici, c'est d'abord la scénographie qui frappe. C'est que le spectacle n'a pas été créé dans un lieu de spectacles, mais dans une galerie d'art, celle de Greene Naftali, à Chelsea. Le lieu, aux murs d'un blanc aussi immaculé que ce paradis auquel nous sommes conviés. Au milieu du plateau de cette grande salle en rez-de-chaussée, deux colonnes qui semblent – fortuitement – un peu les Jakin et Boaz d'un temple dédié à on ne sait pas trop quoi mais sans nul doute à quelque chose de sacré. À l'amour, peut-être ? Lorsque la porte latérale de la pièce s'ouvre et qu'une voiture s'avance pour stationner au

milieu de la scène, on se dit que le voyage commence. Car chez Maxwell, il s'agit toujours d'entrer dans un espace ou d'en sortir. Rien de franchement humain, d'abord : un étrange robot low-tech (une caméra sur des roulettes) débite, de sa voix monocorde, un récit décousu dont on ne sait s'il s'agit d'un futur dystopique. Puis, du véhicule, les acteurs s'extirpent lentement.

“

"L'amour, c'est tout ce qui reste"

Mais au lieu de graver linéairement les neuf cieux du paradis, on se maintient en équilibre, coincé entre des humanités fragiles, celles, comme le rappelle le dicton indien, de ceux « qui voyagent dans deux directions à la fois ». À partir de là, la pièce évolue entre théâtre physique dont le degré de symbolisme reste flou et courtes séquences d'histoire concrète et intime : celle de la jeune femme incarnée par Carina Goebelbecker, malade dans son lit d'hôpital, face à sa mère (l'impeccable Elaine Davis), qui semble indifférente. Mais aussi de discours politique, par

l'évocation des figures archétypales de l'artiste et de l'activiste (« Nous sommes devenus patriotes, car c'était devenu nécessaire pour survivre ») sans vraiment savoir si on célèbre leur mémoire ou si l'on panse leur échec. « Si vous cherchiez l'exil, c'était ici l'endroit » : sommes-nous vraiment dans le paradis, ou piégé dans un leurre, dans la prison de fer noir des gnostiques ? Le spectacle est aride, déconstruit, rythmé curieusement. Littéralement déroulant. S'il y manque les fulgurances sonores et visuelles de « The Evening », la plume de Maxwell est toujours aussi saisissante. « L'amour, c'est tout ce qui reste » fait écho à cet « amour qui meut le ciel et les étoiles » du texte de Dante. Mais, lorsque les quatre personnages repartent en voiture et que, pendant quelques longues minutes, ne demeurent que le silence du plateau blanc et le bruissement de la ville en arrière-plan, on se demande si c'est le ciel qui est vide, ou nos cœurs qui sont prêts à être remplis. Verre à moitié vide ou à moitié plein, Maxwell se garde bien de trancher la question. Et le silence de ces espaces infinis nous laisse dans une profonde mais douce mélancolie.

FOCUS —

HYMEN HYMNE

CONCEPTION NINA SANTES / ADC-FESTIVAL ANTIGEL (GENÈVE)

« "Hymen hymne" est un projet chorégraphique et musical pour 5 interprètes, né du désir de prolonger le travail d'incarnation de figures et de corps marginaux, hybrides, autres, amorcé notamment avec le solo "Self made man". »

MANIFESTE POUR UNE NOUVELLE AUREORE

— par Marie Sorbier —

Tout commence par un cadeau. Comment cannibaliser les images ? Comment faire une tornade ? Comment nettoyer la peur ? Comment faire trembler la terre ? Ces mantras déguisés en question sont posés au sol ; ils attendent pour réactiver leur puissance reptilienne la main qui les choisit.

Dans cet espace qui bientôt sera plongé dans un noir profond, il faut prendre du courage et une dose de magie ancestrale pour être prêt à accueillir ce qui vient. Car s'adonner au rituel chorégraphié et chanté de Nina Santes, c'est accepter de voir s'accroître sa force vitale, c'est désenbouer ses canaux qui mènent au ciel, c'est bousculer les dieux, c'est filer le lien de sorcière à déesse, c'est croire en la résurrection. C'est réaffirmer la puissance agissante du corps comme temple sacré, de la voix comme médium privilégié vers l'obscur, de l'empathie comme source d'épanouissement. Pourtant très incarné, l'individu (interprètes et public) se fonde volontiers dans un collectif de corps marginaux et hybrides, chimère à la fois

étrange et bienveillante ; difficile de distinguer, assis sur le plateau, d'où viennent les sons et les incantations. À l'affût des éclairs de lumière, des soubresauts de lampes de poche, le spectateur médusé est enveloppé, porté par une psalmodie chorale mystérieuse ; les masques qui obstruent parfois la bouche des cinq officiants empêchent de distinguer d'où proviennent les voix. Flouter la provenance et privilégier la propagation indéfinie dans l'air, surprendre par une construction dramaturgique séquencée et fluide, tout est fait pour activer un sentiment de communauté autour de figures féminines pourtant impressionnantes dans leur force et leur rapport au monde.

“

Pythie contemporaine

Jusqu'aux magnifiques pleureuses, en silence, veillant de leurs gestes expressionnistes ralentis celui qui git sous les linges. Partager la douleur du masculin qui meurt et fêter le retour à la lumière de l'humain qui renaît dans une transe qui ne finira qu'à l'épuisement des corps.



« Hymen Hymne » de Nina Santes © Thibaut Fuks

ARCTIQUE

CONCEPTION ANNE-CÉCILE VANDALEM / THÉÂTRE NATIONAL (BRUXELLES)

« En 2025, l'Arctic Serenity, un bateau de luxe prochainement transformé en hôtel pour touristes fortunés, est remorqué jusqu'au Groënland. A son bord, sept passagers clandestins vont être pris au piège d'un complot destiné à les faire disparaître. »

ERRANCE DU TEMPS

— par Jean-Christophe Brianchon —

C'était au mois de janvier, il y a deux ans. Anne-Cécile Vandalem créait « Tristesses », nous laissant alors la découvrir, elle et le destin de son œuvre, aujourd'hui entourée d'un succès dont on craignait qu'il ne l'assomme. C'était bien mal la connaître.

« Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre », elle est revenue, celle que le petit monde du théâtre européen attendait tant, avec pour point de départ, toujours, cette ville de Bruxelles, de laquelle la pièce s'en est allée déjà pour une tournée qui s'annonce une fois encore inhumaine. Mais alors, que reste-t-il de cette si belle tristesse, qui était celle de ceux qui restent quand plus rien ne subsiste ? L'enfer des larmes, toujours, mais bien plus encore. De l'Arctic Serenity, ce bateau errant dans les eaux du pôle Nord, naufragé par deux fois et symbole de l'incapacité des hommes à apprendre de leurs erreurs, le spectateur voit bien plus ici que la tristesse de ceux qui l'habitent. De l'Homme, définitivement déclaré incapable, l'auteure et metteuse en scène s'extrait pour nous laisser assister à un spectacle bien plus ambitieux encore : celui de la désertification du monde,

que plus rien d'autre n'habitera que les erreurs du temps passé. De l'Homme au Monde, comme un double processus de rejet de l'autre et de croyance en une seule chose : le Théâtre. Car c'est peu dire qu'il en faut, de l'ambition et de la foi pour penser que sur les planches d'un plateau peut se refléter la destinée d'un monde entier.

“

L'idée même du futur est en train de fondre sous nos yeux

Il en faut, et ce d'autant qu'Anne-Cécile Vandalem fait le choix de n'en rien montrer sur la scène, et de faire se dérouler la totalité de la pièce en un huis clos dont on ne pourra s'extraire que par un procédé scénographique déjà utilisé chez Ivo van Hove dans « Kings of War », mais dont l'utilisation se révèle ici peut-être plus belle encore, quand le hors-champ de la scène, filmé en direct et projeté, explique aux spectateurs le fruit du comportement des hommes et les raisons de leur fuite. De ce hors-champ s'échappe alors une certitude : cette arche de Noé des temps modernes dérive sur les eaux du royaume de ce qui n'est plus et ne sera plus jamais. À l'image des neiges éternelles de l'Arctique,

plus rien ne subsiste ici que cette boue devenue la matière même de nos larmes, qui colle aux pieds pour mieux nous rappeler à chaque pas que l'idée même du futur est en train de fondre sous nos yeux. Une idée à laquelle viennent se confronter à plusieurs reprises les élans de croyance en un possible des personnages de ce drame, et en particulier du groupe de musiciens, qui occupent le fond du plateau comme pour nous interpeller alors qu'ils posent cette question simple : « *Anyone?* » Parce que oui, y a-t-il quelqu'un, tout de même, pour essayer une dernière fois ? Pour essayer de nous faire pardonner cette faute originelle que l'on traîne depuis tant de siècles, qui nous amène aujourd'hui à reproduire les comportements de cette gourmandise égoïste qui déjà en son temps faisait disparaître l'Éden et mourir Caïn ? C'est donc bien que, malgré le désert qu'elle nous montre, Anne-Cécile croit certainement encore un petit peu, allez savoir... Reste qu'au terme de ce voyage d'une élégance scénographique et dramaturgique rare ne subsistera que ce bateau de malheur qui, tel le passé qui n'est plus, ne cessera de hanter les eaux gelées de nos cœurs fondus.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

LA MALADIE DE LA MORT

MISE EN SCÈNE KATIE MITCHELL / THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD

« Dans une chambre d'hôtel en bord de mer, un homme attend. Elle vient la nuit. Elle vient seulement la nuit. Elle ne doit pas parler. Elle ne doit pas résister. Tout ce qu'il veut, elle doit le faire. Peu importe le prix - il veut apprendre à aimer, à ressentir à nouveau. Il ne s'agit pas d'Elle. Il s'agit de Lui.. »

SILENCE, ÇA TOURNE

— par Audrey Santacroce —

Le théâtre de la Ville étant cette saison encore sans salle fixe pour cause de travaux, c'est cette fois-ci le théâtre des Bouffes du Nord qui lui ouvre ses portes. Sur scène, la rencontre entre Katie Mitchell, nouvelle (bien qu'en activité depuis les années 1980) star internationale de la mise en scène, et un texte court de Marguerite Duras, qui incarne ce Dionysos vengeur, projette « La Maladie de la mort ». Le spectacle repose sur un concept auquel les spectateurs commencent à être habitués grâce aux mises en scène d'Ivo van Hove, poussé à l'extrême. Ici, les images filmées en direct ne sont pas complémentaires à ce que l'on voit sur scène mais le remplacent. En effet, si l'écran

installé au-dessus du décor est aussi large que celui-ci et visible par toute la salle, il n'en est pas de même de la scène en elle-même, reléguée en fond d'espace scénique et régulièrement masquée par les cadreurs en mouvement perpétuel. Dès lors, « La Maladie de la mort » version Katie Mitchell exige du spectateur un gros effort d'adaptation auquel il n'est pas préparé. Le regard se perd entre l'image projetée et les tentatives de voir ce qui se déroule sur scène. Afin d'y voir quelque chose, mieux vaut donc accepter de ne pas assister à une pièce de théâtre au sens traditionnel du terme mais à une véritable expérience scénique. Le texte

de Duras se prête difficilement à un exercice classique de par sa sécheresse, mais la mise en scène ascétique bien qu'élégante renforce l'idée de sécheresse. L'homme et la femme étant vidés de tout désir, de toute vie, presque, ayant des rapports sexuels mécaniques, le spectacle se fait l'écho de cette douleur infinie en distançant le spectateur au propre comme au figuré. Si l'on émet des réserves sur cette « Maladie de la mort », elle n'en reste pas moins passionnante en tant que spectacle en train de se faire. De la même façon que la rencontre entre l'homme et la femme du texte n'advient pas, la rencontre entre le spectateur et le spectacle tel qu'on l'at-

tendait ne se fait pas. Il reste un documentaire en direct fascinant sur la mécanique des choses, sur la façon dont elles se font. La superposition scène/écran permet de tenter de réaliser des champs/contrechamps en parallèle en symbolisant un split screen improvisé, les mouvements des acteurs et des cadreurs qui se mettent en place, les infimes changements dans le décor qui se font à vue, collaborent à mettre en place un deuxième spectacle bien plus intéressant que le premier.

REGARDS

SUR MES YEUX

MISE EN SCÈNE HASSAN EL GERETLY / THÉÂTRE D'IVRY ANTOINE VITEZ

« Une femme veut protéger son fils de la guerre et se trouve dans la nécessité d'abriter ceux qui la fuient. "Sur mes yeux", ou "Ser çava" en kurde, peut signifier "bienvenue" ou "à votre service". »

SUR MES YEUX ET
DANS NOS OREILLES

— par Ysé Sorel —

Devant nos yeux, la robe baie des instruments, la dentelle blanche du piano, dans l'amas sombre de la scène. Les trois musiciens mettent en branle la musique. Après ce prélude, le conteur arrive, regard doux rêveur et bouclettes juvéniles. Il se place face au public et commence alors la « mise en imagination » voulue par le metteur en scène égyptien. Dans une économie de gestes qu'on devine savamment étudiée, Élie Guillou fait confiance au pouvoir évocateur des mots pour dessiner ses personnages, et l'histoire de cette mère et de son fils évoque la ligne claire des bandes dessinées de Marjane Satrapi, non seulement par leur

couleur locale mais aussi par cette esthétique de l'épure. Les copeaux noirs, qui recouvrent la scène, sont autant de cendres symboliques d'un territoire en guerre où nous invite le narrateur, celui kurde de Diyarbakir, à l'est de la Turquie. De ses voyages sur les traces des *dengbejs*, ces chanteurs kurdes, Guillou, musicien, a tiré « Sur mes yeux ». Pour transcrire peut-être sa naïveté – à son arrivée, il est en effet ignorant des ressorts géopolitiques de la région –, l'écrit vain et interprète a décidé d'adopter le point de vue d'un jeune garçon, dont l'innocence est confrontée à la tourmente d'un conflit qui le dépasse. Ni shwan s'interroge : est-il kurde ? Quand un militaire l'assigne à cette identité, il se réjouit : oui, il est comme les autres, comme ses camarades de classe ! Réjouissante conformité, que sa mère

nuance : il est aussi un peu arménien, un peu arabe... témoignant ainsi des embarras identitaires dans la région... L'enfant, en tout cas, voudrait surtout un canari, celui qu'il voit au marché et qui est finalement à l'image de son oncle et de sa communauté, enfermés respectivement en prison et dans une guerre qui s'éternise. Sa mère essaie par tous les moyens de préserver son fils : elle contrôle l'espace domestique, tente de faire taire la brouhaha et les dangers, à l'extérieur, en fermant sa porte. Comme si, dans la cour, sous les arbres, la guerre s'éloignait soudain. Et puis elle lui achète des baskets trop grandes, pour le dissuader d'aller courir en manif, anecdote documentaire que Guillou a instillée dans son récit, pour lui donner des touches tout à la fois savoureuses et réalistes. Utilisant des syntagmes et des motifs

récurrents, propices à la visualisation et à la mémorisation, le conteur construit peu à peu l'univers (la maison, la rue, la cour) restreint de l'enfant et des gens qui l'entourent. Petit bémol, peut-être : on regrettera l'absence d'une émotion à fleur de peau, la justesse d'un « là », d'une présence et d'une disponibilité complètes, ce chas de l'aiguille par lequel le comédien essaie de se faufiler pour sonner juste, *hic et nunc*, dans le chaos des sentiments... Néanmoins, la fraîcheur du narrateur et la générosité du jeu et des musiciens nous emportent, et le spectacle, d'une simplicité bienvenue, nous donne à voir un peu de la vie, dans ces aspects les plus quotidiens et les plus prosaïques, et finalement les plus tendres, de ce peuple meurtri et rendu tout à la fois inconnu et familier.

LES BIJOUX DE PACOTILLE

MISE EN SCÈNE PAULINE BUREAU / THÉÂTRE PARIS-VILLETTE

« Le 19 juin 1985, une voiture sort de la route à l'entrée du tunnel de Saint-Germain-en-Laye. Pour toute trace, ne restent plus de cette nuit-là qu'une boucle d'oreille en forme de fleur et deux bracelets en métal, noircis par le feu, des bijoux de pacotille qui sont restitués à la famille. »

UNE ENFANCE EN M(ORCE)AUX

— par Audrey Santacroce —

Il y a quelque chose d'une petite fille qui n'aurait pas fini de pousser chez Céline Milliat Baumgartner. « Les Bijoux de pacotille », c'est avant tout un livre, publié en 2015, une petite voix qui s'élève pour raconter son histoire, cette histoire si lourde à porter que ça ferait du bien, peut-être, de la poser un peu. On ne peut pas demander aux autres de prendre un bout de ce fardeau, mais on peut le poser à leurs pieds et leur montrer, tiens, regarde, mon histoire à moi c'est ça, et toi c'est quoi ? « Les Bijoux de pacotille », c'est avant tout une histoire de voix. Cette petite voix si évidente à la lecture, et qui fait que Pauline Bureau a proposé à l'autrice/comédienne de faire de son livre un spectacle, avant d'apprendre que Céline Milliat Baumgartner y avait déjà pensé, avait commencé à y travailler. Voilà donc deux poésies enfantines qui se rencontrent. Pauline Bureau, qui parlait déjà superbement d'enfance dans « Dormir cent ans », illustre fort joliment le récit de Céline Milliat Baumgartner avec ce qui peut sembler trois bouts de ficelle : un carton plein de souvenirs, des films super 8, ces objets si simples et pourtant si évocateurs pour tous. Dans ce carton, cela pourrait être ce qui reste des parents, ce qui reste de l'enfance, les quelques objets

conservés et qui prennent si peu de place par rapport aux souvenirs immatériels, à un bruit, à une odeur, à toutes ces images susceptibles de ressurgir n'importe quand, au moindre déclencheur. Sur ce sujet pourtant particulièrement sensible (la perte brutale de ses parents dans un accident de voiture, à l'âge de six ans), Céline Milliat Baumgartner réussit à ne jamais faire appel au pathos. « Les Bijoux de pacotille » est une broderie délicate autour d'un thème tragique, ayant pour point de départ une chose évanescence et minuscule : le cliquetis des bracelets en toc que portait la mère de l'autrice, devenue fantôme de son enfance. L'artiste confesse ouvrir la porte de son enfance tout en frappant à celle de l'enfance des spectateurs. C'est tous ensemble, alors, que nous tirons les fils des souvenirs, afin de comprendre comment les enfants que nous avons été influencent les adultes que nous sommes devenus. On ne guérit jamais vraiment de son enfance, semblent nous dire Céline Milliat Baumgartner et Pauline Bureau. Qu'à cela ne tienne, faisons avec. Les fantômes seront toujours là pour tenir la main de notre petit enfant intérieur.

JEUNE PUBLIC

FESTIVAL ODYSSEES EN YVELINES

DU 15 JANVIER AU 17 MARS 2018

LES VOYAGES FORMENT LA JEUNESSE

— par Julien Avril —

Depuis une vingtaine d'années, le CDN de Sartrouville donne un coup d'accélérateur à la création de spectacles jeune public. C'est le festival Odyssées en Yvelines qui présente en ce moment sa 11^e édition, offrant une programmation piochée dans la foule de propositions destinée aux jeunes spectateurs. Il s'agit d'un vrai dispositif de création et de démocratisation culturelle, dans l'esprit de la décentralisation théâtrale dont on fête cette année les 70 ans.

Ce sont six spectacles qui sont chaque fois « inventés » en Yvelines et « partagés » avec ses habitants. Les artistes investissent différents types de lieux du département : des théâtres, des bibliothèques, des collèges, des centres sociaux ou associatifs, des œuvres participatives comme le Carnet de voyage dans les zones d'éducation prioritaire... Et c'est dans l'ensemble de ces lieux que les spectacles sont ensuite diffusés, mais aussi sur toute la surface du département, dans des zones urbaines comme rurales, de Rambouillet aux Mureaux, de Triel-sur-Seine à Aubergenville. Une volonté donc d'inclure tout un territoire dans un temps fort artistique et original. Le mode de production est lui aussi bien spécifique. Le CDN de Sartrouville constitue chaque fois une « équipe » composée de plusieurs binômes d'auteurs et de metteurs en scène. Pour cette édition, j'ai pu découvrir quatre des six créations présentées au festival, lors d'une des journées spéciales baptisée « Cité-Odyssée », où la plupart sont représentées au théâtre de Sartrouville. Et je commence mon marathon avec « L'Imparfait », de l'auteur-metteur en scène Olivier Balazuc, qui fait cavalier seul pour l'occasion. Il propose de décortiquer de façon tout à fait réjouissante un principe brûlant d'actualité : la quête de perfection dans l'éducation des enfants. Les parents, déçus de leur progéniture rebelle, font appel à un robot, fourni par une société de services, pour lui montrer le bon exemple et redresser sa conduite par identification. Le cyborg sans défauts prend bien vite la place de l'enfant dans le cœur des parents, et Balazuc pointe ainsi les travers de la culture du résultat qui gagne la start-up nation de l'ère Macron. C'est dans un grand geste transgressif (et jouissif !) que l'ordre familial est rétabli, et il est magnifique d'entendre une salle entière d'enfants hurler de bonheur en voyant les adultes enfreindre les règles qu'ils ont eux-mêmes posées. « L'Imparfait » possède avant tout une imagerie impeccable, qu'on aimerait pourtant voir un peu moins parfaite pour laisser plus de place aux problématiques soulevées, comme notre rapport à la transgression ou la question du rapport humanité/machine. Je monte ensuite dans un bus, direction le collège Louis-Paulhan, pour le spectacle « We Just Wanted You to Love Us », écrit par Magali Mougel et mis en scène par Philippe Baronnet, et je m'assois dans une salle de classe, accueilli par une inspectrice. Les élèves s'installent à leur tour, le professeur de français arrive, le cours semble commencer, mais cette inspectrice va venir perturber cette mécanique scolaire bien huilée. De questions en questions, elle fait ressurgir le passé trouble du pédagogue, et ce sont les années 1990 qui

s'invitent par la magie du théâtre. Sous nos yeux, un mé-tapsychodrame se met en place et les acteurs rejouent la tragédie de cette classe de 3^e de 1995 dont le rêve d'aller en Angleterre fut fauché par la vague d'attentats commise par le GIA. Les esprits s'échauffent, le bouc émissaire est désigné en la personne d'une élève étrangère et introvertie, et c'est l'escalade de la violence. Sans aucune nostalgie et dans un dispositif terriblement efficace, l'autrice et le metteur en scène mettent en lumière l'universalité des luttes de pouvoir à l'adolescence, qui mène bien souvent jusqu'à la mort, et la façon dont le spectre de nos erreurs passées peut nous tourmenter toute notre vie. Les élèves spectateurs, inclus dans ce récit et mis devant ce miroir temporel réfléchissant leurs propres problématiques actuelles, en sortent bouleversés, et nous aussi.



Le vent de la création

Déception en revanche pour les spectacles que j'ai vus par la suite. « La Rage des petites sirènes » et « Hic et nunc » ratent leur cible en commettant le même péché d'orgueil, celui de ne pas soigner la narration. Si du côté des sirènes l'inventivité des images et des marionnettes et l'engagement des comédiennes sont à saluer, le voyage d'apprentissage de ces deux sœurs manque cruellement de péripétie et se perd dans un bavardage stérile, alors que le thème de la séparation était pourtant porteur. Heureusement la scène d'adieu final est très réussie et nous laisse sur une belle émotion. De son côté, « Hic et nunc » et sa réécriture actuelle du mythe de Candide tombe complètement à côté. Malgré l'aveu explicite de l'impossible choix des épisodes de la part de l'autrice, le récit est soit frustrant pour ceux qui connaissent Voltaire, soit indéchiffrable pour les novices (et donc le public auquel il est destiné). Malgré une interaction entre jeu et chant lyrique non dénuée d'intérêt, rien de ce conte moral ne parvient à nous atteindre. Tout est trop rapide et surtout anecdotique, là où pourtant Voltaire était si puissant, comme son Nègre de Surinam ici devenu enfant travaillant dans les mines de lithium, sans plus de contexte ni de réflexion sur la naïveté ou l'aliénation. La seule maigre piste philosophique qui nous est donnée, c'est une évocation en guise d'épilogue du colibri de Pierre Rabhi. Odyssées en Yvelines est un festival qui porte bien son nom. C'est un voyage, une chance de découvrir le théâtre, non pas par le socle intimidant du répertoire, mais par les voiles gonflées de vent de la création, avec ses découvertes et ses péripéties, ses merveilles et ses déconvenues. De ces voyages dont on dit qu'ils forment la jeunesse.

Voir aussi ci-contre la critique de « L'Oiseau migrateur », une des six créations présentées lors du festival.

ENCORE PLUS

— par Marie Sorbier —

L'OISEAU MIGRATEUR

MISE EN SCÈNE DORIAN ROSSEL

THÉÂTRE DE SARTROUVILLE (FESTIVAL ODYSSEES EN YVELINES)

C'est une rêverie sur le fil, un moment suspendu, une petite forme à la force fragile comme l'oisillon que l'on recueille et que l'on aide à grandir. La migration ne conduit pas vers les pays chauds mais vers les contrées intimes que ce joli spectacle laisse le loisir d'explorer. Tout prend son temps ; et si les phrases naviguent dans les marécages des souvenirs, la craie qui donne vie résonne poétiquement au présent. Comme si les mots se révélaient trop petits pour raconter les histoires, comme si cette ligne blanche tracée par les deux comédiens sur le plateau incarnait à elle seule la puissance dérisoire de l'impermanence. Comment saisir ce qui s'échappe, ce qui est ralenti, comment poursuivre les traces, comment peut-on attraper l'ombre, le silence, l'amour ? Hervé Walbecq et Marie-Aude Thiel créent avec douceur une bulle théâtrale et visuelle dans laquelle les enfants peuvent vivre l'expérience rare du bruit du temps.

LES SÉPARABLES

MISE EN SCÈNE DOMINIQUE CATTON

THÉÂTRE AM STRAM GRAM (GENÈVE)

Oui bien sûr, ici comme partout Romeo aime Juliette et comme à Vêrone leurs familles respectives ne saluent pas vraiment ce rapprochement. Ici, ce ne sont pas des tribus rivales mais des Blancs et des Arabes qui se font face. Peut-être même sont-ils teintés de sang sioux. La transposition paraît évidente et la mise en scène souligne ces antagonismes sans pourtant parvenir à élever le débat de l'interculturalité dans les sphères de l'imaginaire. Heureusement le jeune âge de nos protagonistes et les mots de Fabrice Melquiot allègent le pathos et ajoutent un peu d'humour dans ce drame désormais éternel version fait divers contemporain. Ce que l'on retient surtout, c'est la performance des deux acteurs (Nasma Moutaouakil et Antoine Courvoisier), très investis sans en faire trop, tentant des nuances, touchant du doigt la force fragile si particulière du moment où la candeur de l'enfance laisse progressivement la place à la conscience de la réalité.

MILIEU

MISE EN SCÈNE RENAUD HERBIN

NANTERRE-AMANDIERS (VU EN 2016 AU TJP STRASBOURG)

Des formats courts, intimistes, qui interrogent les frontières avec le vivant et tentent de décoller l'étiquette uniquement « jeune public » de la marionnette. Voilà qui définit à merveille le délicat « Milieu » ; autour d'un petit cylindre, les grands spectateurs s'agglutinent, se touchent, se déplacent pour observer un personnage d'os et de fils qui tente en vain de s'échapper d'un marécage mouvant. Le marionnettiste et maître des lieux Renaud Herbin, perché très haut sur la structure, prête joliment le souffle et les efforts à ce héros beckettien.

CIRQUE
THÉÂTRE
DANSE

FESTIVAL (DES) ILLUSIONS

DU 8 AU 25 MARS

4 SCÈNES
3 SEMAINES
15 SPECTACLES

Mathieu Despoisse & Arnaud Saury • Cie MMFF / Jérôme Thomas / Stéphanie Chêne & Pierre Guillois / Frédéric Ferrer • Cie Vertical Détour / Daniel Ortiz & Joséfina Castro / Sébastien Wojdan • Galapiat Cirque / Vincent Berhault • Cie Les Singuliers / Sandrine Juglair / Mickaël Phelippeau & Erwan Kera-vec / Mathieu Desseigne & Michel Schweizer / Cie Motus / Stereoptik / Cie Ea Eo / Pierre Maillet

01 56 08 33 88 • lemonfort.fr

MAIRIE DE PARIS



Le Monde



Télérama



la terrasse



ANOUS PARIS



scéneweb.fr



Mouvement



inter

Le Monfort
théâtreLA
FERME
DU
BUISSON
SCÈNE NATIONALE
DE MARNE-LA-VALLÉE

FESTIVAL

SAM 10 MARS 2018

ÇA ME DIT CIRQUE

CHUTE !

MATTHIEU GARY
ET SIDNEY PIN

OPÉRA POUR SÈCHE-CHEVEUX

JULIEN MANDIER
ET ANTOINE PERRIEUX

DYSTONIE

CIE DEFRACTO

RIRA BIEN QUI RIRA
CAROLINE OBINLA FEMME DE TROP
MARCEL ET SES DRÔLES
DE FEMMESRER A Noisiel
(20 min de Paris Nation)
réservation : 01 64 62 77 77
lafermedubuisson.com

LA QUESTION

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?

— par Marion Siéfert —

«M AARION ! MARIIIIIIIION ! MA-RIOOOON ! MARION ! » « J'arrive ». Rêve 1 : Je devais prendre un train. Je n'arrivais pas à faire mes valises. J'oubliais toujours quelque chose. Ou bien je n'arrivais pas à fermer ma valise. Ou bien je mettais toujours mon pantalon à l'envers. Et je n'arrivais pas à courir. Et la route était bloquée. Et j'oubliais que je devais me dépêcher. Et je devais faire un immense détour pour éviter un chien. Et je n'arrivais pas à courir. Et je n'arrivais jamais.

Souvenir : De longs voyages en voiture, interminables, et la question, lancinante, « C'est quand qu'on arrive ? ». Et la réponse des parents : « Dans pas longtemps. » Et la question des enfants : « Dans pas longtemps comment ? » « Bientôt » « C'est quand qu'on arrive ? » Rêve 2 : Le chat m'avait dit qu'il fallait arriver au bon endroit au bon moment. J'étais retournée dans la clairière. Le bruit paisible de la forêt. Le cercle inégal formé par les arbres. Une flaque d'eau. Une grosse souche. Il était 18 h 18 et c'était le printemps. Brusquement la lumière changeait, virait à l'orage. Et l'air se fissurait, révélant un autre espace. Une pièce vide, avec un damier noir et blanc au sol, des colonnes de marbre rose. J'avais rendez-vous avec l'exact portrait

de moi-même. Mais comme si mon reflet dans le miroir avait décidé de ne plus me suivre exactement, de ralentir mes gestes, de tordre mon sourire, de révéler mes yeux, de trahir mes paroles. Je m'étais retrouvée, mais c'était une autre. Et l'autre avait pris ma place. Mon portrait me trahissait. J'étais arrivée devant moi-même.

Sensation : J'avais retrouvé les courses de l'enfance. Mes mouvements s'accordaient avec mes intentions. Je tombais avec plaisir. Je courais dans la joie. Propositions :

On arrive quand on est parti.

On arrive pour repartir.

On n'arrive jamais.

On n'y arrive pas.

On n'arrive à rien.

On arrive pour se dire qu'on y arrive.

Marion Siéfert est autrice, metteuse en scène et performeuse. Dans ses spectacles, elle élabore des zones de tension et de jeu entre la scène et le public. Elle a créé deux spectacles : « 2 ou 3 choses que je sais de vous » et « Le Grand Sommeil ». Elle est artiste associée au théâtre de La Commune – CDN d'Aubervilliers.

LA PHOTO



« The Eternal Tides », présenté au festival PuSh (voir ci-contre) © Chin Cheng Tsai

I/O Gazette n°77 — 23.02.2018

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —

SIRET 81473614600014

Imprimé par PayPerNews SAS 3 rue de Crussol 75011 PARIS

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Lola Salem, Audrey Santacroce, Ysé Sorel

Photo de couverture © Matt Stuart

LE FAUX CHIFFRE

O

C'est le nombre de tampons hygiéniques utilisés par Daina Ashbee pour sauver les bébés phoques dans « Pour », revu au festival PuSh à Vancouver.

L'HUMEUR

« Je ne vois pas pourquoi les gens attendent d'une œuvre d'art qu'elle veuille dire quelque chose, alors qu'ils acceptent tout à fait que leur vie à eux ne rime à rien. »

David Lynch

L'AGENDA DES FESTIVALS

FAE LIMA

Le Festival de Artes Escénicas est une proposition qui cherche à promouvoir la jeune création péruvienne. C'est une plateforme d'échanges artistiques mêlant productions locales et internationales, avec comme pays invités la Colombie, l'Argentine, l'Uruguay, le Royaume-Uni et la Corée du Sud.

Lima (Pérou), du 28 février au 11 mars 2018

REPORTAGE
VANCOUVER : À L'OUEST TOUTE

— par Mathias Daval —

Coincés entre les fêtes de fin d'année et les vacances d'hiver, au cœur de la dépression saisonnière, les mois de janvier et février sont un moment creux de l'actualité festivalière dans l'hémisphère Nord. I/O était curieux de découvrir comment, à Vancouver, le festival PuSh combat la viduité scénique depuis 2003. Oui, la viduité.

Vancouver, c'est littéralement le *far west*. L'un des points les plus occidentaux de notre projection mercatorienne, à 5 000 kilomètres de New York et nettement plus de Ris-Orangis. Bien que la ville canadienne soit aujourd'hui l'un des principaux hubs touristique-économiques de la côte Ouest du continent nord-américain, elle a conservé une ambiance de ville de pionniers qui n'est pas totalement étrangère à l'énergie spécifique portée par son principal festival de spectacles vivants, PuSh. On m'a prévenu : c'est peut-être le pire moment de l'année pour visiter la région, uniformément froid et pluvieux. Cette navrante anticipation météorologique est peut-être la condition d'une dialectique fulgurante, dans laquelle I/O trouve tout naturellement une nouvelle explication de son acronyme, tant il est évident qu'ici, au cœur de l'hiver, on circule entre l'*indoors* et l'*outdoors*. La ligne de fraction divise la vie culturelle et touristique en deux, entre sculptures en plein air et musées d'art, entre l'écran géant et immersif de FlyOver Canada et le *snowshoeing* sur Grouse Mountain, entre les food trucks Japadog et l'exposition « Takashi Murakami » à la Vancouver Art Gallery. Comme souvent sur la côte Ouest nord-américaine, on dîne tôt, ce qui signifie aller au théâtre en ayant déjà mangé et, croyez-moi, cela change fondamentalement son expérience de spectateur. Surtout lorsque la session apéritive se déroule au bar Uva, en plein centre-ville, dont la barmaid est formée à répondre à des demandes du type : « Faites-moi un cocktail aphrodisiaque, épais mais léger, avec des bulles, un aspect mousseux et un arrière-goût de gingembre. » Extravagance sensorielle qui se révèle un assez bon prélude au premier spectacle vu dans le cadre de PuSh, à Performance Works sur l'île de Granville : « Foxconn Frequency », épisode 3 « For three visible Chinese performers », du Hong Kong Exile, compagnie pluridisciplinaire basée à Vancouver. Cet ovni scénique est d'une radicalité peu commune, sorte de projet techno-musicalo-conceptuel sur la Chine industrielle et les conditions de travail extrêmes de ses ateliers de fabrication. Pourtant, cette pièce auditivement à la limite du supportable ne se limite en rien à un projet sociologique, et tient tout autant d'une recherche esthétique et sensorielle simulant la représentation d'un jeu vidéo. Fort et déconcertant.

À cause de sa proximité avec Seattle, d'où est originaire l'enseigne verte, Vancouver est une des villes au monde possédant le plus de Starbucks au mètre carré (pas cool). Mais c'est aussi une des grandes villes les plus écolos de la planète (cool), les plus absurdeusement chères (pas du tout cool), et l'endroit où la famille de Jimi Hendrix a vécu (tiré par les cheveux, mais très cool). On est heureux d'apprendre dans un dépliant que Kate Winslet, après un tournage dans la région, est tombée amoureuse de sa « nature incroyable, sauvage, merveilleuse ». Et si Vancouver est une des villes les plus concernées par l'environnement de la planète, c'est aussi dû à son lien très particulier avec la nature et les Premières Nations/autochtones/Amérindiens/indigènes (barrer les mentions les moins politiquement correctes). Tout dans mon hôtel, The Listel, est en mode écolo-friendly, du café biodégradable à la suppression de la centralisation lumineuse jusqu'au tri sélectif dans les chambres (ce qui signifie trois poubelles ; j'imagine le calvaire pour le personnel de ménage). Dans la douche, il faut passer par l'eau froide pour obtenir l'eau chaude, et c'est une petite leçon de zen à moindres frais. Si vous circulez dans le coin du Listel, ne ratez pas Forage, restaurant *sustainable* et surtout parfaitement délicieux où même le carpaccio de bison provient d'un animal chassé et tué à mains nues par le chef quand il s'ennuie le dimanche.

(barrer les mentions les moins politiquement correctes). Tout dans mon hôtel, The Listel, est en mode écolo-friendly, du café biodégradable à la suppression de la centralisation lumineuse jusqu'au tri sélectif dans les chambres (ce qui signifie trois poubelles ; j'imagine le calvaire pour le personnel de ménage). Dans la douche, il faut passer par l'eau froide pour obtenir l'eau chaude, et c'est une petite leçon de zen à moindres frais. Si vous circulez dans le coin du Listel, ne ratez pas Forage, restaurant *sustainable* et surtout parfaitement délicieux où même le carpaccio de bison provient d'un animal chassé et tué à mains nues par le chef quand il s'ennuie le dimanche.

Hybridation et de transdisciplinarité

Vancouver est avant tout une ville asiatique, et la programmation de PuSh en tient compte. Rien que dans les trois blocks autour de l'hôtel, on a le choix entre 12 restaurants coréens, 18 japonais, 10 vietnamiens et 8 indiens. Mais ce n'est rien comparé à Richmond, la banlieue chinoise de Vancouver. J'y échoue pour dénicher une petite perle ludique, à vingt-cinq minutes de SkyTrain du centre-ville, Breakout VR. Voilà une salle d'arcade de réalité virtuelle comme il commence à en pousser un peu partout dans le monde, mais dont la fréquentation est encore largement réservée aux *hardcore gamers*, aux ados du quartier et aux séminaires d'entreprise. Dommage, car voilà une excellente activité antidépressive. Quant au Chinatown, il a un côté pléonasmatique, et on y trouve l'excellent Torafuku, restaurant branché qui propose une fusion de saveurs asiatiques, dans des mélanges parfois expérimentaux mais toujours savoureux, originaux et frais. Car si Vancouver est un paradis pour les sports d'hiver, c'est plutôt la tiédeur apaisante des activités d'intérieur que l'on recherche, et il est facile de vouer un culte à la sainte trinité « *shopping, gaming, fooding* ». En témoigne le Dine Out Vancouver, festival gastronomique qui se déroule en même temps que le PuSh. Les tours Off the Eaten Track (!) proposent une combo de 50 % de marche, 50 % dégustation, sortant des sentiers battus autour de l'ancien quartier olympique (souvenir fantomatique des Jeux d'hiver de 2010) et jusqu'aux abords de Mount Pleasant. Le quartier n'ayant que peu d'attractions touristiques à proprement parler, c'est une grande prouesse de notre guide Bonnie que de rendre le trajet de 2 h 30 un excitant périple urbain où l'on entend parler aussi bien d'immeubles sociaux préfabriqués que de boulangerie hipster dont le créateur, Félix, un Vancouverois de 23 ans, produit une sympathique variante de Poilâne ; mais aussi et surtout de *breweries* aux 500 variantes de bières (par esprit de contradiction, je me contenterai d'une boisson au kombucha).

Quelqu'un de l'équipe de PuSh me fait remarquer que ce dernier est l'un des festivals nord-américains de performance contemporaine curieusement créés il y a très exactement quatorze ans (avec Under the Radar à New York, Fusebox à Austin, TBA à Portland). Que s'est-il passé en 2005 pour générer une telle dynamique simultanée, et pourtant non coordonnée ? À défaut d'une réponse définitive, on placera volontiers l'interrogation sous les auspices d'un inconscient collectif jungien du monde de la curation artistique. Tous ces festivals ont en commun une évidente

affinité élective en matière de représentations scéniques, faites de postmodernité, d'hybridation et de transdisciplinarité (*sic*). Norman Armour, fondateur et directeur du PuSh, acquiescerait certainement si on lui disait que son festival est tout aussi vancouverois que Fusebox est austinien. Il y a, dans l'énergie de tout événement de cet ordre, une dimension géographique et locale, et à sillonner à longueur d'année les festivals du monde entier, I/O en est le témoin privilégié. On serait bien en peine de définir ce qui fait que le PuSh est le PuSh. Sans doute un subtil mélange d'esprit défricheur hérité des origines de Vancouver, d'influence asiatique, de présence incontournable des Premières Nations, d'équilibre entre grands shows (le lent et somptueux « The Eternal Tides » de Lin Lee-Chen au Queen Elizabeth Theatre) et performances radicales (« Pour » de Daina Ashbee qui utilise une métaphore animale pour parler des règles féminines : un spectacle littéralement « what the phoque »). Et puis s'il s'agit d'abord de pousser (les frontières artistiques ou ses propres œillères), c'est d'abord pour que quelque chose surgisse ; voilà un festival qui ne débarque pas au milieu de l'hiver et de la pluie pour créer du divertissement neutre et bon marché. Il attend autre chose du spectateur, et c'est tant mieux.

Espace-temps canadien

Son public vient surtout de la grande agglomération de Vancouver, et est assez jeune. Réunissant une vingtaine de lieux, à la fois municipaux et privés, le festival ne propose que peu de coproductions mais met en revanche un engagement fort à défendre des projets locaux, parfois flirtant avec le social, comme l'hétérodoxe « King Arthur's Night », dont la distribution inclut des comédiens atteints de trisomie 21. Le programme est complété par les tournées de pièces phares de la saison passée canadienne (« Some Hope For The Bastards », que I/O avait vu au FTA en mai 2017), mais quelques morceaux choisis de tournées internationales : « MDLSX » des Italiens de Motus ou encore « Meeting » des Australiens Antony Hamilton et Alisdair Macindoe, dont nous avions évoqué l'excellent travail cybernétique dans I/O n° 58. Et puis PuSh n'oublie pas ses after, avec des soirées-performances comme le « Spokaoke » d'Annie Dorsen (concept génial qui nous avait déjà séduits lors du festival (tjcc) au T2G en juin 2016) ou un line-up électro-hip-hop d'autochtones de Turtle Island : comme dirait Véronique Sanson, les gens de la nuit ne sont-ils pas toujours là quand il faut ?

Le mot de Gertrude Stein : « Ce n'est pas tant ce que Paris donne, c'est ce que Paris n'enlève pas » pourrait tout aussi bien s'appliquer à la Vancouver des années 2010 : une ville qui permet de rester soi. Il ne tient alors qu'à nous, voyageur et festivalier, de remplir l'espace-temps canadien avec son énergie propre, et c'est bien ce que propose PuSh chaque année. On vous y voit l'année prochaine ?

PuSh Festival, du 16 janvier au 4 février 2018

Adresses citées : The Listel Hotel (thelistelhotel.com), Uva Wine & Cocktail Bar (uvavancouver.com), Off the Eaten Track (offtheeatentracktours.ca), Torafuku (torafuku.ca)

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

théâtre
olympia

T

centre
dramatique
national
de Tours
direction
Jacques
Vincey

0247 645050
cdntours.fr

la pléiade

LE PETIT
FAUCHEUX

université
de TOURS

2017
PCE
2018
MUSÉE
DES
BEAUX
ARTS
TOURS

Centre-
Val de Loire

Tours
métropole

Le Mans
culture

TOURAINES
LE DÉPARTEMENT

TOURS

Le Monde

LO

© 2017 Centre National du Théâtre - Tous droits réservés

FESTIVAL
WET

C'EST FRAIS!
ET DE 3°
THÉÂTRE
NOUVELLE
VAGUE

DU 23 AU 25 MARS
2018